

Diaspora

Nicholas Dawson

Numéro 329, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94656ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dawson, N. (2021). Diaspora. *Liberté*, (329), 26–34.

Diaspora

La crise sociale que traverse le Chili depuis 2019 a réveillé le traumatisme des années de dictature. À Montréal comme ailleurs, les exilé-es s'inquiètent, s'indignent. Ils sont solidaires mais terriblement seul-es.

Par Nicholas Dawson

X a la cuenta de tres, cuando encienda la luz de la plaza y comience toda esta historia nuevamente, por lo menos aquí, en el territorio de esta página, ni ella ni nadie desaparecerán nunca más.

[« Et au compte de trois, quand j'allumerai la lumière de la place et recommencerai toute cette histoire, au moins ici, dans le territoire de cette page, ni elle ni personne plus jamais ne disparaîtront. »]

— Nona Fernández, *Chilean Electric*

Il m'a fallu du temps pour comprendre que le néolibéralisme et moi avions le même lieu de naissance ; ça vaut la peine de le rappeler, depuis cet autre pays où j'ai grandi, depuis cette Amérique du Nord inéquitable qui a profité des résultats de ce laboratoire néolibéral chilien, depuis cette Amérique du Nord bâtie à coups de colonisation et d'esclavage, qui exploite, criminalise, sépare et instrumentalise ses immigrant-es, qui incarcère, déporte et tue les réfugié-es, qui empoisonne et assassine ses pauvres, ses Autochtones et ses citoyen-nes racisé-es. Depuis cette Amérique du Nord, ça vaut la peine de rappeler que le régime néolibéral dans lequel nous vivons est né à l'autre bout du continent, dans de sordides collaborations entre le Nord et le Sud, grâce à de jeunes économistes riches et prétendument apolitiques, formés aux États-Unis et sélectionnés par le dictateur Augusto Pinochet pour contrôler la politique économique de ce Chili assujéti, terrorisé. Je suis né dans cette terre au cours de laquelle se fomentait un régime économique que ma famille et moi avons échoué à fuir : si nous avons quitté la dictature, nous vivons encore dans un néolibéralisme dont, cette fois à plusieurs égards, nous profitons.

Il m'a fallu quitter mon pays natal et grandir dans mon pays d'accueil dans une langue nouvelle, devenir lecteur et écrivain, accéder à la mobilité sociale, m'engager politiquement, rebâtir ma propre relation au Chili, et faire correspondre ce pays et cette culture à mes coordonnées sociales pour comprendre tardivement l'évidence : je suis né là où ça a commencé, c'est-à-dire là où la montée du socialisme a été violemment freinée par l'une des plus longues et sanglantes dictatures de notre continent, qui servait à montrer l'exemple et à implanter le néolibéralisme occidental que

nous connaissons aujourd'hui. Nelly Richard, dans *Diálogos latinoamericanos en las fronteras del arte*, parle d'une double violence qui a marqué le pays comme aucun autre : d'une part, la « *violencia exterminadora de la represión militar ejercida contra los cuerpos y las biografías militantes* [la violence exterminatrice de la répression militaire exercée à la fois contre les corps et les biographies militantes] », et d'autre part, « *la violencia estructural de la refundación cívico-militar que implantó la doctrina neoliberal* [la violence structurelle de la refondation civico-militaire que la doctrine néolibérale a implantée] ». Deux violences combinées pour un héritage siamois, monstrueux, dans lequel continuent de s'inscrire les voyages, les déplacements, les exils, l'histoire contemporaine, la mémoire, les langues, les retours à la démocratie, les retours du fascisme, tout ce que j'écris. Ça vaut la peine de le rappeler : la violence née là où je suis né n'est pas terminée ; elle s'est simplement déplacée, comme ma famille et moi, comme les exilé-es d'Amérique latine. Ce faisant, elle a parfois réduit son intensité, est devenue moins évidente, moins visible, a atteint des groupes plus marginalisés, plus isolés, plus dominés, a remplacé certains de ses coups par des symboles et des situations tout aussi fatals. Et c'est pour cela que certain-es disent, au Chili comme ailleurs, que la dictature ne s'est jamais vraiment éteinte, que la réparation ne sera possible que lorsque les veines ouvertes du pays, parmi celles tout aussi ouvertes du continent, seront une fois de plus nommées, observées, analysées, exhibées à la face du monde. Pour cela, et ça vaut la peine de le rappeler, il faut une révolution.

✱

D'octobre 2019 à mars 2020, le Chili a traversé sa plus importante crise sociale depuis la chute du régime militaire. Déclenché par des étudiant-es qui manifestaient d'abord contre la hausse des tarifs du transport en commun en invitant la population, grâce au mot-clic #EvasiónMasiva, à sauter par-dessus les tourniquets des stations de métro, ce mouvement de contestation est devenu une véritable révolte. Si la répression policière est l'une des raisons pour lesquelles il a obtenu un bouleversant appui de la population, c'est un ras-le-bol généralisé, surtout à cause des inégalités sociales, qui a transformé ce mouvement social en insurrection. « *No son treinta pesos, son treinta años* » est l'un des désormais célèbres slogans scandés pendant les manifestations, illustrant bien l'ampleur des revendications : la hausse de trente pesos était simplement la goutte qui a fait déborder le vase ; il s'agissait en réalité de s'attaquer à plus de trois décennies d'un régime politique radicalement

capitaliste, qui a maintenu autoritairement cette logique néolibérale. Les manifestant-es dénonçaient, entre autres, le profond fossé entre les riches et les pauvres, l'impunité des personnes coupables d'évasion fiscale, la brutalité policière et la privatisation des ressources naturelles du pays, du système de santé et d'éducation. Iels revendiquaient la démission du président Sebastián Piñera, la réouverture de la Constitution (qui n'a pas été modifiée depuis la dictature), une révision complète des régimes de retraite, du système de santé et d'éducation, et carrément la chute du modèle néolibéral sur lequel repose le système économique chilien. On revendiquait aussi la fin de la répression, la fin de toutes les formes de violences institutionnalisées.

C'est que toutes les manifestations, auxquelles a participé une grande diversité de gens, ont été réprimées : après quelques jours de crise, le président a décrété l'état d'urgence. Les autorités militaires, qui ont contrôlé les rues pendant quelques semaines, ont imposé un couvre-feu dans toutes les grandes villes du pays et se sont adonnées à des arrestations aléatoires même après la levée de l'état d'urgence. Les statistiques demeurent approximatives, parce que les informations et les récits, catastrophiques, sont encore difficilement accessibles, et parce que les dénonciations et les plaintes officielles ne représentent pas l'ensemble des victimes. En plus des milliers de personnes blessées, détenues et torturées, en plus de la centaine de victimes d'agressions sexuelles, en plus de la quarantaine de mort-es, en plus des dizaines de disparu-es, l'Institut national des droits humains recense jusqu'à présent plus de quatre cents personnes qui ont souffert de lésions oculaires. Gustavo Gatica et Fabiola Campillai, désormais aveugles, sont devenu-es des symboles, les figures borgnes des mutilations millénaires de ce pays. Trente-cinq autres personnes ont perdu un œil. Trente-cinq yeux poussés hors de leur orbite, écrasés, éclatés – une infirmière, dans un reportage du *New York Times*, a dit « *abiertos como una flor* [ouverts comme une fleur] » (2019). Trente-cinq yeux ont roulé sur l'asphalte comme des roches, comme des billes, comme des balles, *como perdigones*. Désormais, ces trente-cinq yeux éternellement ouverts surveillent, guettent, voient toutes les larmes d'un peuple.

Pour le dire faiblement, les chars d'assaut, les soldats, les couvre-feux, les mutilations et les violations des droits humains réveillent chez les Chilien-nes des souvenirs difficiles. En réalité, c'est de traumatisme qu'il s'agit, et même, comme l'a dit l'autrice chilienne Nona Fernández dans un reportage de la chaîne *El Periodista TV*, quelque chose qui va au-delà du traumatisme, qui traverse le traumatisme jusqu'aux confins des corps :

¿ Como es posible que estemos cayendo de nuevo en esto ? [...] Es más allá del trauma que uno siente... porque efectivamente yo creo que, para nuestra generación, tú ves a los milicos y... ni siquiera es algo racional, es el cuerpo que empieza a actuar. El cuerpo se empieza a movilizar; [...] y reacciones incluso con una memoria atávica a esos hechos y a ese tipo de imágenes.

[« Comment est-ce possible que nous soyons encore en train de tomber dans tout ceci ? C'est au-delà du trauma, ce que nous sentons... parce qu'effectivement je crois que, pour notre génération, tu vois les militaires... ce n'est pas une chose rationnelle, c'est le corps qui commence à agir. Le corps commence à se mo-

biliser, et tu réagis avec une mémoire atavique à ces faits et à ce type d'images. »]

Une mémoire atavique : une mémoire demeurée latente des années et des générations durant, tue pour éviter d'éveiller le traumatisme, pour nous sauvegarder nous-mêmes et les autres générations de la place que le traumatisme pourrait occuper dans nos récits de vie. Mais le traumatisme fonctionne exactement ainsi, sournoisement, fortifié par le silence et le refoulement, prêt à éclater au moindre coup, assourdissant, éblouissant, aveuglant.

Je suis né dans un pays où les violences se déplacent mais ne se terminent jamais. C'est dans leur reproduction que ma famille et moi avons quitté ce pays. Il m'a fallu tout ce temps pour comprendre que c'est à partir d'elles que j'écris, que c'est à ces violences – subies, fuies, enfouies – que, devant cette crise, je réagis. Parce que les yeux sortent de leur orbite depuis des lustres, parce que ces mêmes mutilations étaient aussi répertoriées pendant la dictature, parce que les horreurs, comme l'histoire, se répètent et peuplent les récits.

La gente decía que habían sido los pacos, que se habían ensañado, que con una culata le habían pegado en la cara. No, que no había sido con una culata, dijo alguien, que fue con el fusil, con la punta del fusil le dio en la cara, y después, paco cobarde, salió arrancando, lo dejó botado al niño, pobre cabro, ni siquiera llamó a una ambulancia el paco de mierda, podría ser su hijo, les lavan el cerebro a estos maricones, están todos empedados, como perros rabiosos los sueltan a la calle.

[« Les gens ont dit que c'était les policiers, qu'ils s'étaient acharnés, qu'ils l'avaient frappé au visage avec une crosse. Non, que ce n'était pas avec une crosse, quelqu'un a dit, que c'était avec le fusil, avec la pointe du fusil, il l'a frappé au visage, et ensuite, ce flic lâche, il a pris la fuite, a abandonné le garçon, pauvre petit, il n'a même pas appelé une ambulance, le flic de merde, ç'aurait pu être son fils, on leur lave le cerveau à ces enfoirés, ils sont défoncés, comme des chiens enragés on les lâche en pleine rue. »]

Nona Fernández relate, dans son roman *Chilean Electric*, une scène dont elle a été témoin dans son enfance, en 1984, en pleine dictature, au centre de la Plaza de Armas de Santiago, à cet endroit connu pour être le « point zéro » du pays, c'est-à-dire que de là sont calculées toutes les distances, depuis cet endroit où Nona Fernández, encore enfant, avec plusieurs autres personnes, a observé l'œil d'un jeune garçon traîner au sol, ensanglanté, hors de son orbite. Le point zéro du Chili est le lieu où les regards se rivent sur cette violence à partir de laquelle les kilomètres, jusqu'au bout du monde, se comptent en nombre de mort-es et d'yeux tombés. « *La historia es más larga*, admet Fernández, [...] *pero por ahora me detengo en la imagen de ese niño sin su ojo*. [L'histoire est plus longue [...] mais pour l'instant je m'arrête à l'image de ce garçon sans son œil.] » C'est bouleversé par ces récits, par ces yeux qui cristallisent toute l'histoire et ses atavismes, que j'écris ces lignes, avec cette sensation de me trouver en tout temps, en tout lieu, même à des milliers de kilomètres, dans un choc qui perdure comme un éternel tremblement, comme au lendemain d'un *terremoto*, à même cette période précaire, interminable et terrifiante, car un tremblement de terre ne vient jamais seul, les répliques sont nombreuses et parfois tellement foudroyantes qu'on ne sait plus exac-

tement si la catastrophe débute ou tire à sa fin ; période au cours de laquelle les survivant-es comptent leurs disparu-es, observent les ruines et reconstruisent leurs demeures à partir de leurs souvenirs. Période qui est aussi l'occasion de se refaire, de tout relire, de tout réécrire, une catastrophe longue et ardue qui est aussi le moment de nouvelles potentialités. C'est dans cette position, tragique et instable, que s'écrivent ces lignes, à distance d'une révolution d'une si grande importance qu'elle déplace les frontières, fait encore trembler les terres de mon exil et de mon écriture.

**

Au plus fort de la crise, ma sœur, **Caroline**, a reçu une demande paniquée d'un cousin très éloigné : ancien réserviste, il désirait fuir pour éviter d'être rappelé par l'armée pour patrouiller dans les rues de Santiago pendant les manifestations. J'ai remué mon milieu littéraire pour qu'on puisse lui faire parvenir une fausse invitation : pianiste et compositeur, il a été « invité » à participer à des ateliers bilingues où se mêleraient création littéraire et pratiques musicales. Grâce à cette lettre et à une mobilisation rapide de toutes les membres de ma famille, il a obtenu le visa et s'est rendu chez ma sœur, qui l'a accueilli pendant plusieurs semaines. Ça s'est mal passé. Avec lui, ma sœur se voyait jouer malgré elle le rôle de mère, de bonne, de servante et de confidente, rarement de l'amie / cousine qui mérite une certaine reconnaissance pour avoir offert à cet inconnu un toit, trois repas par jour et énormément de temps. Le plus blessant était le fait qu'il ne s'est jamais intéressé à elle ou à sa famille : au-delà des remerciements, ce qui manquait, c'était une reconnaissance de l'existence même de l'autre, de sa vie, de ses récits, de sa place dans le monde. Les adieux et les mercis n'ont pas suffi à créer une véritable communauté. Il est retourné dans son Chili à feu et à sang pour continuer à écrire des chansons et jouer du piano, comme avant, avec une étonnante insouciance. Ma sœur me rappelle cette histoire, cette période difficile, décevante non seulement sur le plan intime, mais surtout sur le plan politique, parce que c'était par solidarité qu'elle avait accueilli ce cousin éloigné dans son foyer, ce qui était pour elle une implication directe, un engagement envers les personnes qui, dans ce Chili en crise, tentent de survivre. « Ça a été pénible », me dit-elle. « Mais j'ai l'impression que c'est parfois ça, la solidarité. Ce n'est pas censé être facile. »

**

Ma première réaction à la crise au Chili a été d'aller à la recherche de toutes les informations possibles, puis de les inscrire dans mon récit, dans ma pensée, d'en faire des listes :

- les blessé-es, les mort-es, les disparu-es,
- les lieux incendiés,
- les rues bloquées,
- les discours prononcés,
- les agressions.

Je nommais les faits tels que je croyais les recevoir, à distance, à des milliers de kilomètres des événements auxquels participaient des ami-es, solidaires et terrifié-es. Je retranscrivais un peu partout ces chiffres que je trouvais dans des articles sur le web et dans des publications éphémères sur

les réseaux sociaux, alors qu'ils changeaient chaque jour, à chaque heure. Toujours-déjà caduques, ces informations m'échappaient en même temps qu'elles s'inscrivaient dans ma psyché, influençaient mes journées, mes relations, mon regard sur le monde, comme tout ce qui se passait au Chili,

- les escouades antiémeutes,
- les tanks,
- les canons à eau,
- les gaz lacrymogènes,
- les matraques,
- les coups de feu,
- les balles en caoutchouc.

Je n'ai que mes propres souvenirs de manifestations et de luttes sociales pour nourrir mon imaginaire, pour m'identifier aux événements, politiquement autant que par les voies et la mémoire du corps. J'ai trouvé là une deuxième réaction, plus fragmentaire. Par instinct, narcissiquement, j'ai fait appel à mes propres expériences de crises sociales et de militantisme.

• Je me souviens des grèves étudiantes de 2012, des manifestations de nuit plus violemment réprimées que celles de jour.

• Je me souviens de cette fois où nous avons dû nous réfugier dans une boutique de produits de beauté du centre-ville de Montréal pour éviter d'être gazé-es sous le regard paniqué des employées dont l'uniforme, le maquillage, le parfum, les poses, les sourires et les *bonjour-bi* nous avaient transporté-es, en un instant, dans un autre monde, loin de la rue, loin des revendications, loin des violences auxquelles nos camarades n'avaient pas pu échapper.

• Je me souviens des policier-ères qui ont matraqué des étudiant-es à l'entrée du collège où j'enseignais, de ce jeune au front ensanglanté qui m'a demandé de l'aide parce qu'il avait reçu un coup de matraque sur la tête ; il continuait à m'appeler *monsieur* malgré la douleur et le sang.

• Je me souviens de Karim, un étudiant de mon cours de création littéraire, piégé dans la foule par les policiers qui ont profité du fait qu'il ne pouvait s'échapper de son fauteuil roulant pour le poivrer directement dans les yeux.

• Je me souviens de cet étudiant qui a perdu un œil à cause d'une balle en caoutchouc, énorme et bleue, couleur du ciel, ses yeux, les ecchymoses sur son visage.

• Je me souviens d'avoir été surpris, à la fin de la crise de 2012, qu'il n'y ait pas eu de mort-es, d'avoir pensé « nous sommes si civilisé-es dans nos combats et dans la répression », puis d'avoir aussitôt été dégoûté par mes pensées parce que je savais qu'il y avait eu tant de blessé-es, d'agressé-es, de traumatisé-es ; plus tard, je connaîtrais une période d'agoraphobie, d'anxiété, d'insomnie, d'hypersomnie, de dépression, et je me dirais que, c'est ça, le vrai traumatisme.

• Je me souviens des émeutes qui passaient devant l'appartement où je logeais à Santiago en 2018, de ces manifestant-es enragé-es contre les *carabineros*, omniprésents au pays, qui avaient une fois de plus assassiné un jeune Mapuche dans l'Araucanía, comme ils avaient récemment tué Macarena Valdés et Alex Lemun, dont les visages flottaient comme des spectres parmi les voix, les slogans, les chants, les canons à eau, les coups de feu, les gaz lacrymogènes ; je devais fermer les grandes fenêtres du salon pour éviter que la fumée des incendies, les vapeurs lacrymogènes et les débris ne

s'introduisent chez moi – dans ce même geste, je sentais que je trahissais mon propre engagement politique et la mémoire de Camilo Catrillanca, devant qui, avant sa mort, tant de portes s'étaient fermées.

Pour tenter de comprendre ce que vivent mes proches au Chili, je m'accroche aux souvenirs qui désignent aussi mes privilèges, seul point d'appui pour ceux qui se trouvent à distance des événements de notre histoire, qu'ils soient présents ou passés. De fait, cette seconde réaction a des conséquences contradictoires : s'ils me servent à bâtir une relation plus vive avec les événements qui se déroulent au Chili, ces listes de souvenirs m'en distancient considérablement. Je suis effectivement loin du Chili, du lieu comme de l'action, c'est-à-dire que, même si je me trouvais parmi mes ami·es au Chili, dans les rues avec elleux, encerclé et arrosé par les militaires, je demeurerais à distance des actions auxquelles pourtant je participerais, parce que je ne partagerais pas avec les autres les mêmes « souvenirs difficiles » que ces manifestations réveillent. Et, au bout du compte, je peux toujours partir, j'ai toujours une porte de sortie.

✱✱

Caroline m'écrit « ce pays n'est pas le mien », puis elle ajoute « n'est pas le nôtre » ; je lis d'abord cette phrase comme une accusation, comme la voix qui m'exclut, qui invalide non seulement mes réactions affectives, mais aussi mes tentatives de parfaire mon espagnol chilien, les ponts que j'ai construits avec ma famille de sang, et la valeur même de cette autre famille, choisie, mouvante et plurielle, que j'ai bâtie au fil de mes séjours. Puis, je relis son témoignage et je me ravise, lui donne raison : ce pays ne m'appartient pas, effectivement ; je n'ai pas de relation stable avec les lieux envers lesquels j'ai pourtant développé un sentiment d'appartenance. C'est que l'exil est pour nous, arrivé·es au Québec pendant l'enfance, une blessure qui produit aussi des privilèges : notre demeure, où qu'elle soit, se tient dans cet arrachement dont elle se souvient à notre place. Nous pouvons alors toujours quitter les lieux où nous passons, que nous les appelions *chez nous* ou pas, et particulièrement ce Chili qui s'est vidé de ses expats fortuné·es dès les premiers couvre-feux, dès les premiers tirs de lacrymos. « Comme eux, m'écrit ma sœur, nous pouvons regarder ce qui tombe sur la tête des Chilien·nes à travers des *hashtags*. » Ce faisant, elle me rappelle que l'inquiétude que je ressens ne vise ni le pays en soi ni ma propre sécurité ; je ne m'inquiète pas de la manière dont les Chilien·nes essaient de survivre, et mon inquiétude est dès lors une pacotille peut-être insultante, illégitime. Mais je m'inquiète pour ces personnes qui sont restées, pour mes ami·es qui parcourent ces rues dangereuses et minées, qui voient leurs épiceries, leurs cafés, leurs cinémas et leurs places publiques incendiées. J'ai peur pour Evelyn, pour Catalina, pour Alexandra, pour Alejandro, pour Ruth, pour Claudia, pour Francisco, pour Humberto, pour Iker, pour toutes ces personnes de ma communauté chilienne qui ne sont pas ces expats profitant du privilège de pouvoir fuir dès que ça pète. Avec son témoignage envoyé par courriel, ma sœur me rappelle, sans le savoir, que mon inquiétude de Canadien se politise dans la mesure où elle se précise : en nommant les membres de ma petite communauté du Chili, je bâtis le symbole des familles

choisies, qui risquent à tout moment d'éclater à cause de cette crise. C'est une inquiétude politique parce qu'elle n'est pas liée à moi, à ma sécurité, mais à celle des personnes dont la survie dépend des formes plurielles de solidarité, désormais précarisées à cause des coups de matraque et des couvre-feux.

✱✱

La situation politique au Chili vient déclencher chez ses habitant·es le traumatisme de la dictature, du régime militaire et des répressions passées ; elle souligne aussi les décennies suivantes au cours desquelles d'autres violences sociales ont été perpétrées, entre autres envers les personnes pauvres, les étudiant·es, les femmes, les homosexuel·les et les personnes trans, les travailleur·euses, les Autochtones, les immigrant·es et les réfugié·es. J'ai été témoin de ces répressions, et de leurs conséquences sociales, au cours de mes différents séjours au Chili, et, comme avec l'histoire du pays, j'entretiens avec ces situations une relation distante parce que je serai toujours ailleurs, même quand je suis là. Cet ailleurs n'impose pas le silence et l'insensibilité : je suis véritablement *affecté* par la crise au Chili, *affecté* au sens où l'entend Sara Ahmed dans *The Promise of Happiness*, c'est-à-dire dans le potentiel d'évaluation d'une situation, de production d'espaces et de récits : « *To be affected by something is to evaluate that thing* [être affecté par quelque chose est évaluer cette chose] », évaluer comme prendre une distance devant un phénomène pour considérer ses structures, sa nature et ses effets, habiter un espace dans lequel maintenir et choisir ses ailleurs. « *Awayness*, affirme Ahmed, *might help establish the edges of our horizon* [L'éloignement peut aider à définir les contours de notre horizon] », dessiner un ici habitable à partir duquel considérer les événements qui surviennent là-bas, un ici à soi dans lequel réagir librement à ce qui se produit là-bas.

Depuis la distance, donc, c'est inévitablement à la médiation que je réponds. Troisième réaction : être davantage sensible non pas aux faits, mais plus précisément aux formes médiatiques par lesquelles voyagent les faits jusqu'ici, et donc devenir obsédé par tout ce qui transporte une image, une histoire, un air, un langage : les *stories* sur Instagram, les commentaires écrits par des personnalités publiques chiliennes, les lettres publiées par des écrivain·es et des intellectuel·les, les anecdotes les plus futiles, les photos de graffitis sur les murs de Santiago, de Valparaíso, de Concepción, de Arica à Punta Arenas. Je suis affecté par ce que je vois et j'entends :

- les portraits des gens qui se déguisent pour aller manifester ;
- les chiens errants qu'on retrouve d'une image à une autre, élevés en symbole, et à qui on a donné des noms, une existence, une légitimité, au risque de les anthropomorphiser ;
- la photo du graffiti *Para los tátas* [« Pour les grands-parents »] ;
- les chansons *Cacerolazo* et *Antifa Dance*, d'Ana Tijoux ;
- la chanson *Paco Vampiro*, d'Alex Anwandter ;
- la chanteuse Mon Laferte qui, sur le tapis rouge des Latin Grammys de 2019, s'est découvert les seins, sur lesquels il était écrit « *EN CHILE TORTURAN VIOLAN Y MATAN* [AU CHILI, ON TORTURE, ON VIOLE ET ON TUE] » ;
- un orchestre qui a joué, au milieu d'une manifestation, l'air de la pièce *El pueblo unido jamás será vencido* créée

quelques années avant le coup d'État de 1973 par le groupe Quilapayún, ce groupe que mon père écoutait si souvent quand j'étais enfant ;

- une mezzo-soprano qui a défié le silence imposé du couvre-feu en chantant sur son balcon *El derecho de vivir en paz*, de Victor Jara, chanteur chilien, tué au stade national lors du coup d'État de 1973 – avant de l'assassiner, on lui a tendu sa guitare en lui ordonnant d'en jouer, alors qu'on venait de lui couper les doigts ;

- la performance *Un violador en tu camino*, du collectif féministe Lastesis, au cours de laquelle des dizaines de femmes, à différents endroits du centre-ville de Santiago, clamaient à l'unisson un poème dénonçant les violences sexuelles perpétrées par des agents de l'État – le poing en l'air, elles répétaient avec rage « *el estado opresor es un macho violador / el violador eras tú / el violador eres tú* [l'État oppresseur est un macho violeur / le violeur, c'était toi / le violeur, c'est toi] » ;

- ces performances reprises par d'autres femmes dans d'autres villes chiliennes, puis en Argentine, en Uruguay, en Bolivie, au Mexique, en Angleterre, en France, à Montréal ;

- Giovanna Grandón, mère de famille luttant quotidiennement contre la pauvreté, qui a décidé d'enfiler le costume de Pikachu que son plus jeune fils avait acheté en cachette sur internet avec la carte de crédit de ses parents pour aller danser parmi les manifestant-es, qui la filmaient et l'encourageaient en scandant « *baila Pikachu* » – un jour, elle est tombée, en pleine rue, au milieu des combats, mais elle s'est relevée aussitôt, aidée par des camarades, et elle a continué à danser dans son costume de Pikachu, au rythme des casseroles et des « *baila Pikachu* » scandés cette fois à travers les rires et les larmes : ce moment filmé, partagé des milliers de fois sur les réseaux sociaux, et cette femme costumée qu'on a affectueusement surnommée *la tía Pikachu* [« la tante Pikachu »], sont devenus le symbole de la persévérance et de la solidarité dans ses formes les plus festives, la figure de la célébration et de l'amour en pleine lutte.

Toutes ces images, ces anecdotes et paroles évasives, elliptiques, donnaient à voir, à lire et à entendre une solidarité mémorielle qui réunissait les générations ; c'est sans doute ce qui m'émeut, depuis cette Amérique du Nord qui n'a pas beaucoup porté attention à ce qui se passait là-bas, depuis cette solitude que je ressentais pendant la crise avec honte, comme une misère de riche. M'affectaient plus précisément les différentes façons dont les personnes, avant moi et loin de moi, réagissaient à la situation actuelle : ce sont leurs réactions qui sont médiatisées par ces textes, ces récits, ces photos et vidéos, et ces réactions ont toutes la potentialité de produire des récits, brefs et marquants, obsédants – je les écris, ces récits, j'en suis encore obsédé, puis j'écris aussi ceux plus près de moi, qui impliquent ma famille là-bas, ma famille ici, mes ami-es, des connaissances et des inconnu-es, comme une stratégie désespérée pour réduire la solitude. C'est là où je veux en venir, à ce maudit sentiment de solitude qui semblait détenir le pouvoir de dépolitiser mes réactions et mon affect. Quatrième réaction : écrire seul.

✱

Dustin Ariel m'a interpellé sur Instagram, inopinément, « nous avons le Chili en commun » ; il me demandait si je

voulais bien lire un de ses manuscrits. J'ai accepté, en échange d'un témoignage écrit qu'il m'a envoyé rapidement, dans lequel il dit avoir eu vent de la crise chilienne d'abord « dans un article de l'Agence France-Presse ». Il a aussitôt tenté de réduire cette distance médiatique en s'engageant bénévolement en tant que traducteur pour un organisme universitaire chilien. « Je veux faire partie de la révolte. Paresseusement, loin, de chez moi au Canada. » Il traduira donc l'horreur afin de n'être plus complètement seul, pour que l'information circule, parce que le monde doit apprendre des révolutions de notre histoire, malgré « les cris et les pleurs ». Ce faisant, il comprend que le Chili est pluriel, particulièrement pour ceux qui n'y sont plus : sa mère a conservé la peur de la dictature, son frère s'en est plutôt détourné. Si nous avons le Chili en commun, encore faut-il le définir, et cette crise nous amène, lui et moi, à faire ce travail. Nous profitons de cette distance pour réévaluer ce que ce pays signifie, le relire, le réécrire. Pour cela, il me raconte l'histoire d'exil de ses parents, la traversée des Andes et le long vol vers le nord, cette origine précaire que, tel un refrain, nous répétons dans nos écrits, comme d'incessants retours vers ce pays qui n'est jamais vraiment le nôtre. En me racontant son dernier séjour au Chili, Dustin Ariel se confie. Il me parle crûment de la pandémie, de son angoisse, de son isolement, des coups de feu, d'une nuit d'amour avec un amant, de la rumeur et des graffitis de Santiago. Puis il se déçoit, avoue ne pas être capable de témoigner aisément, de répondre à mes questions, qu'il ne sait pas comment « s'engager pour habiter moralement ces espaces que l'on ne peut habiter physiquement ». Son témoignage semble tendre vers l'échec, mais au contraire, je crois qu'ensemble, pourtant sans nous connaître, nous avons mobilisé un espace affectif tout à fait solidaire, un espace diasporique sous la forme de textes qui bougent entre nous et entre nos pays.

✱

Mon père, à distance de son pays natal, devenait lui aussi obsédé par les vidéos, les photos, les articles et les commentaires publiés sur les réseaux sociaux, et partageait sans aucune discrimination tout ce qui se disait et s'écrivait à propos de la crise. Il commentait à son tour, publiait répétitivement des textes de plus en plus longs, de moins en moins corrigés, de plus en plus émotifs, avec trop de majuscules, de points d'exclamation et de blasphèmes ; il s'engageait dans des débats stériles avec des quidams, des trolls et des membres de ma famille chilienne qui votent à droite. Il avait manifestement besoin de ses proches, de ses enfants pour parler de la pluie et du beau temps, comme le faisaient ma sœur et mon frère quand ils organisaient des repas pour que mon père se change les idées et s'amuse avec ses petits-enfants, et comme j'échouais à le faire parce que je n'ai pas d'enfants, alors je lui téléphonais et l'écoutais parler du pays, de la situation, de la crise, de la peur et de la mémoire ; je l'écoutais professer à propos de notre pays d'origine et de notre exil comme il le fait parce qu'il est père et exilé de première génération, parce qu'il ne peut s'empêcher de raconter les mêmes vieilles histoires, ce qui lui confère une impression de contrôle sur la situation, mais il le faisait désormais à partir d'événements horribles qui réveillaient en lui une tristesse qu'il tentait désespérément de

gommer avec des informations factuelles, tout en rendant son récit plus obsessionnel, plus spiraté ; je comprenais qu'il était déçu de voir son pays à nouveau ravagé par la peur et la répression qu'il avait quittées il y a plus de trente ans, mais il ne le disait pas et je ne savais pas quoi répondre parce que ma frustration était similaire ; placée silencieusement ailleurs dans mon corps, elle s'exprimait depuis ma mémoire trouée, lacunaire, affective, aidée par les informations que j'apprenais par cœur, informations objectives, des faits, des chiffres, des listes, le nombre de blessé-es, de mort-es, de disparu-es, le nombre d'yeux. Je faisais comme mon père, je répétais les informations, et il y répondait avec son savoir plus précis que le mien parce que son obsession était plus grave que la mienne, et nous nous trouvions soudainement pris dans une drôle de joute ; je me demandais si cet appel était nécessaire, s'il nous faisait du bien, si j'aidais mon père à purger sa furie ou si je contribuais, au contraire, à maintenir son obsession, notre obsession, commune mais opposée ; un jour, j'ai décidé de nous libérer de cette stupide compétition en paraphrasant les mots d'une lettre ouverte de l'autrice Nona Fernández publiée dans le journal *El Periodista*, cette écrivaine de la mémoire que j'ai lue l'an dernier pendant un séjour au Chili et qui est devenue un appui, un point focal qui me permet encore aujourd'hui de mieux saisir ce que je ne vois pas :

Y aunque en la noche velamos cacerolas para defendernos de esta guerra que nos decretaron, aunque lustramos cucharas de palo y ollas de aluminio para seguir el combate que inventaron [...], seguimos defendiendo nuestra huida de la jaula. Afuera oímos los helicópteros y los disparos. Hay algo de déjà vu en todo esto. El olor a lacrimógena y humo de esa otra vida de la que escapamos.

[« Et bien que la nuit nous veillions sur les casseroles pour nous défendre de cette guerre qu'on nous a décrétée, bien que nous polissions des cuillères de bois et des pots en aluminium pour poursuivre le combat qu'ils ont inventé [...], nous continuons à défendre notre fuite de la cage. Dehors, nous entendons les hélicoptères et les coups de feu. Il y a quelque chose de déjà vu dans tout ceci. L'odeur des gaz lacrymogènes et de fumée de cette autre vie dont nous sommes échappé-es. »]

Mon père a gardé le silence, après ces mots que je résumais mal au téléphone et dont il ne se souvient peut-être pas parce que je sentais que son attention était déjà ailleurs, non pas dans la poésie et les images crève-cœur, non pas dans les récits, les chants et les costumes, mais dans les faits qui ont ce dangereux pouvoir d'unifier les récits : notre conversation s'est arrêtée là, sans perdant ni vainqueur, avec cette sensation de nous être nous-mêmes trahis, comme si on était sortis du bois, convaincus que nous saisissons les structures de notre mémoire en oubliant qu'une mémoire atavique a plus d'un tour dans son sac. J'ai raccroché sans être rassuré sur l'état de mon père, et je me suis dit : au moins, j'ai l'écriture, comme Nona Fernández, et ma mémoire traumatique pourra peut-être prendre des formes plurielles, plus solitaires, s'incarner dans quelque chose que je comprends.



Francisco M. a des problèmes de mémoire. Pendant mon dernier séjour chilien, il me racontait souvent, avec une drôle de

légèreté, qu'il ne se souvenait plus d'années complètes de son enfance et de son adolescence, des histoires d'abus et d'humiliations qu'on lui a racontées ou qu'il s'est violemment remémorées en thérapie. Il me disait ne pas savoir si ces récits étaient des fictions ou de véritables retours du traumatisme, que son parcours avait contribué à créer des trous. C'est qu'après avoir vécu plusieurs années aux États-Unis, années au cours

Mon père, à distance de son pays natal, devenait obsédé par les vidéos, les photos, les articles. Il commentait, publiait répétitivement des textes de plus en plus longs, de moins en moins corrigés, de plus en plus émotifs, avec trop de majuscules, de points d'exclamation et de blasphèmes.

desquelles il a remarqué un individualisme et un classisme féroces, il est retourné dans un Chili complètement changé. Véritable *retornado*, Francisco n'a plus de pays : à défaut, il se dit Chilien, une identité aussi précaire que sa mémoire, qu'il porte avec une fierté limitée parce qu'il a reconnu au pays le machisme, la misogynie, l'individualisme et le classisme qu'il avait d'abord reprochés à l'Amérique du Nord. Depuis cette déception, cette crise lui permet paradoxalement de récupérer une certaine dignité identitaire : malgré la légèreté de nos conversations WhatsApp, je comprends qu'il est admiratif du peuple chilien, qu'il lui est même reconnaissant. Je me souviens qu'il me disait souvent « *I don't know where I feel at home* [Je ne sais pas où je me sens chez moi] » – nous parlions anglais parce que nous étions alors entourés d'expats plus riches que lui, avec qui il entretenait des amitiés fortes mais éphémères, une distance qui s'ajoutait à celle qu'il ressentait également envers les Chiliennes et qu'il expérimentait une fois de plus, pendant cette crise dont il réussissait à obtenir des informations plus fiables auprès des médias étrangers qu'en consultant la presse chilienne. Cette sensation de ne jamais être au centre des événements lui rappelle le tremblement de terre de 2010, dévastateur, alors qu'il se trouvait en sécurité aux États-Unis : éternel outsider, Francisco semble avoir raté tous les événements marquants de son pays natal autant que de son récit de vie intime, et il considère la crise actuelle comme l'occasion d'une nouvelle clairvoyance. En valorisant avec bienveillance ce « *strong sense of community and solidarity amongst Chilean people* [sens de la communauté et de la solidarité, puissant chez le peuple chilien] », il consolide ses

positions politiques, tout en réparant avec un peu moins de désespoir sa mémoire imparfaite.

✱

Ce type de situation nous fait beaucoup trop parler, mon père et moi, comme si nos paroles servaient à remplir le lourd silence que le traumatisme de l'exil impose entre nous : nos paroles et nos joutes oratoires, nos danses et nos lettres, nos différentes formes d'expression, obsessives et paniquées, répondent en vérité à une réalité indicible, comme l'écrit Ann Cvetkovich dans *An Archive of Feelings*, « *unspeakable, as trauma so frequently is* [indicible, comme l'est si souvent le trauma] ». Impossible de parler de façon ordonnée de cette crise, de raconter en toute rationalité les modalités de cet atavisme. Déclenchée par une série d'événements, d'anecdotes, d'histoires et de récits appartenant à une diversité de registres et diffusée dans une variété de supports, de médiums et de langues, une mémoire atavique ne peut s'exprimer que dans le désordre, comme des symptômes si éparpillés que le diagnostic ne peut qu'être général, imprécis,

*Elle me disait que, tous les jours,
elle parlait avec sa mère au
téléphone en pleurant, en panique,
et qu'elle devait ensuite se rendre
au travail, comme tout le monde,
et rejoindre des collègues qui
n'avaient aucune idée de ce qu'elle
traversait.*

cliché. C'est dans l'éparpillement et l'excès que se matérialisent les traces d'un traumatisme maintenu et transféré dans le silence d'une génération à l'autre. Ce traumatisme, il est large, insaisissable ; il est également protéiforme et accompagne une série de blessures, d'amputations et de scissions dans nos récits de vie : le coup d'État, la dictature, le risque de mort et de torture, la délation, les déplacements forcés, l'exil, les langues, les cultures, le racisme, la construction de silences et de discours imposés. Le nombre de ruptures est trop important pour que nous réagissions de façon ordonnée à la crise chilienne : si j'en faisais des listes comme une suite hiérarchisée, comme si j'essayais de devenir un spécialiste de la question, c'était pour tenter, en vain, de la saisir dans l'écriture, dans l'expérience performative du récit.

Mais cet exercice a ses limites : rapidement, je retrouvais cette vieille amie, doyenne de la mémoire et de ses atavismes : ma solitude, qui m'a poussé à aller voir ailleurs, au-delà de

mon père et de ses obsessions, au-delà des informations que je glanais. Pour comprendre cette solitude, à défaut de l'anéantir, j'ai sollicité les autres. Ma sœur, mes ami-es, des personnes que je connais peu, choisies plus ou moins au hasard, avec un certain désespoir, pour porter mon attention sur des récits que seule la solidarité peut produire et qui ne me soumettent pas aux dynamiques de pouvoir qui façonnent les relations intergénérationnelles. C'est auprès des autres que je me suis senti moins seul.

✱

Francisco D. B. peint des portraits. Depuis peu, ses sujets lui tournent le dos : les cheveux et les nuques sur ses toiles suggèrent l'impossibilité de connaître l'identité de ceux qui se tiennent là, devant nous, indifférent-es à notre curiosité insatisfaite. Quelque chose du même ordre se produit entre Francisco et moi, que j'ai rejoint dans un parc, où il m'a donné son récit chargé de colère et de détachement quant à notre pays d'origine. Il a quitté le Chili il y a très longtemps, en lui montrant la nuque pour lui signifier sa décision immuable de rompre « *con ese puto país* [avec ce putain de pays] » vers lequel il retourne pourtant chaque année pour y visiter sa mère. Jusqu'à la crise, il croyait que les Chiliens étaient anesthésiés par le capitalisme, comme si les colonialismes européens, la dictature et le néolibéralisme avaient réussi à modifier leur ADN, dit-il, et c'est pourquoi il affirme avoir été extrêmement surpris par cette révolution, qui, néanmoins, n'a pas réussi à changer son opinion : « *destesto profundamente el país* [je déteste profondément le pays] », répétera-t-il avec un cynisme qu'il reproduit en parlant de son propre travail artistique – il voudrait éviter à tout prix d'être étiqueté comme l'artiste chilien obligé d'aborder constamment l'identité nationale, l'exil et la dictature. Allergique à toute forme de folklore, Francisco tente de maintenir des frontières très étanches entre son atelier et le monde extérieur, qu'il soit social, historique ou politique. Paradoxalement, ses toiles représentent sa communauté, les personnes de son entourage, non pas les figures et ce qui les identifie, mais leurs dos, leurs cheveux, leurs nuques : il semble peindre plutôt sa volonté viscérale de couper avec ce qui pourrait être nommé politiquement, ce qui pourrait être revendiqué. Je comprends que la rupture et les tables rases sont impossibles, même quand on les désire obstinément. « *No creo en el cambio* [je ne crois pas au changement] », dit-il ; c'est peut-être pour cette raison que, portrait après portrait, ses modèles demeurent figés dans un départ perpétuel, dans un abandon qui n'aboutit jamais.

✱

Pendant cette période au cours de laquelle les conversations avec mon père à propos de la crise chilienne n'arrivaient pas à me débarrasser de mon sentiment de solitude, les États-Unis déclenchaient une guerre inavouée contre l'Iran, pays d'origine d'une amie avec qui j'ai beaucoup parlé des crises dans nos terres natales respectives. Ma solitude, je ne l'avais pas encore nommée ; je sentais que je n'avais pas la légitimité d'éprouver un tel sentiment, moi qui vis en sécurité, loin de ces violences, moi qui peux abandonner le Chili et le refaire

mien à ma guise, le visiter, le quitter. Mon amie d'origine iranienne, quant à elle, n'avait pas de mal à nommer cette solitude nourrie par la peur et la tristesse. Elle me disait que, tous les jours, elle parlait avec sa mère au téléphone en pleurant, en panique, et qu'elle devait ensuite se rendre au travail, comme tout le monde, et rejoindre des collègues qui n'avaient aucune idée de ce qu'elle traversait, qui ne s'y intéressaient pas vraiment, non seulement parce qu'aux nouvelles on avait, après quelques jours, cessé de parler de cette guerre, comme ça a été le cas avec la crise chilienne, mais aussi parce qu'il s'agit de pays trop lointains, dont les relations avec le Québec, au-delà d'immigrations massives, sont complexes : l'Iran, le Chili, ça sonne loin, ça sonne vieux, ça rappelle la fin du XX^e siècle. Le Chili, au moins, a sa nature et ses ports, ses tremblements de terre et ses mines, ses plages, ses glaciers, ses montagnes et ses déserts qui attirent les touristes de l'Amérique du Nord. Le Chili a aussi une langue qu'on reconnaît et la même religion dominante, tandis que l'Iran nous mélange, propose des métissages qui nous dépassent, alors la crise en Iran a peut-être quelque chose d'encore plus insaisissable pour nous que celle au Chili. Mon amie avait donc l'impression que son inquiétude et son anxiété se dépolitisaient, malgré elle, parce qu'elles étaient vécues dans la solitude, voire dans le secret. Elle me disait qu'elle ne savait pas encore comment porter au quotidien la part affective de son inquiétude tout en maintenant sa part politique. Elle a écrit « en parler avec d'autres, avec toi, ça aide ; avec ma mère, ce n'est pas la même chose ».

Nous tenions cette conversation dans un groupe sur Messenger duquel faisait partie un autre ami, blanc, québécois, et sans le vouloir cet ami blanc québécois a mis fin à notre conversation en avouant ne pas connaître notre inquiétude, nos angoisses, mais en ajoutant qu'il était là pour nous, qu'à ses yeux toutes nos réactions affectives étaient légitimes. C'était un message gentil, une déclaration de solidarité alors que la solidarité nous semblait presque impossible. Cette bienveillance a tout de même eu pour effet de couper notre élan : je ne sais plus si c'est elle ou si c'est moi qui ai répondu « merci, c'est fin » avec un emoji quelconque, un cœur mauve, peut-être un clin d'œil, et qui a cédé sa place au silence. J'ai pensé aux yeux qui tombent ou qui se ferment au Chili et en Iran, au vacarme que produisent ces mutilations millénaires, et à ce silence insupportable que nous encapsulons dans des emojis, dans le confort d'une conversation en ligne.

✱

L'an dernier, j'ai dédié à **Evelyn** un texte écrit pour une revue dans lequel je liais nos adieux à ceux que les personnes disparues, pendant la dictature chilienne, n'ont jamais pu faire à leurs proches. Au moment de lui dire au revoir, j'étais convaincu que je retournerais au Chili l'année suivante et y retrouverais tou-tes mes ami-es, avec lequel-les nous danserions encore *basta abajo* [« jusqu'en bas », expression désignant le perreo, danse populaire et musique reggaeton] sur des chansons vulgaires. Je ne me doutais pas qu'une révolution, puis une pandémie, anéantirait cette possibilité ; aujourd'hui, c'est surtout à Evelyn que je pense quand je suis nostalgique du Chili que nous nous sommes construit, c'est-à-dire celui de ma famille choisie, désormais éclatée, dont l'éclatement souligne autant les formes que la précarité des

diasporas. Je comprends mon instinct de nous fixer dans un texte comme une envie de protéger notre amitié, afin de déplacer notre passé dans un espace plus actif, plus mouvant, là où nous pouvons encore être ensemble, « *a pesar de la distancia. Eso me alivia la pena* [malgré la distance. Cela calme ma peine] », m'écrit-elle par courriel, en parlant de son Chili qui, grâce à ses nouvelles amitiés diasporiques, est devenu plus mobile et plus éparpillé, comme une constellation qui lui permet d'inscrire la crise chilienne dans un mouvement révolutionnaire planétaire auquel participent entre autres la Bolivie, la Colombie, Hong Kong, le Liban, des pays qui, d'après elle, partagent « *el mismo dolor y la misma lucha* », dont les habitant-es se mesurent à des répressions similaires – partout les yeux roulent jusqu'à la mer. Bien que les luttes se mènent au plus près de sa fenêtre, bien qu'elle soit aux premières loges de cette révolution et surtout des violences identiques à celles de la dictature, Evelyn tente constamment un certain recul pour que cette crise ne reste pas enfermée entre le Pacifique et la Cordillère. Ainsi peut-elle, sans doute, se libérer de la honte, et surtout de la colère, quand on réalise qu'on est encore pris-e dans un cycle historique aliénant, quand l'histoire, invariablement, se répète. Diasporiser la lutte est une façon, pour Evelyn, de se libérer d'un Chili tautologique, d'une nation qui, crise après crise, réitère ses violences, ses exils et ses adieux ; c'est un refus, un engagement radical auquel participe notre amitié éparpillée, notre amitié constellaire.

✱

À partir de cette minuscule conversation au cours de laquelle j'ai, avec mon amie d'origine iranienne, senti une véritable solidarité qui nous permettait, du moins temporairement, d'avouer cette solitude illégitime, cette solitude qui vampirise la douleur des autres, celle des vraies personnes impliquées dans ces conflits et qui souffrent dans le feu de l'action, au milieu des combats, en pleine lutte quotidienne avec la peur et la répression, à partir de ce court échange j'ai compris ce qu'il me fallait : parler avec d'autres qui, comme moi, ressentaient le besoin de (re)politiser leurs affects. Je me suis tenu au seuil de cette pensée pendant des semaines, freiné par la crainte de découvrir une fois de plus que j'étais encore seul.

Puis, j'ai commencé à dresser des listes de noms de gens que je connais et qui entretiennent une relation avec le Chili aussi intime que mouvante : étudiant-es, artistes, filles d'immigrant-es, membres de ma famille, expatrié-es et ami-es rencontré-es là-bas. J'ai écrit à quelques-un-es d'entre elleux, un peu au hasard, et la majorité m'ont répondu dans l'heure, timides et enthousiastes, avec une ouverture qui m'a d'abord surpris, ensuite ému. Dans cette promesse de conversation, de collaboration, d'échange sensible, je voyais se créer l'échantillon d'une grande et instable communauté :

- Caroline,
- Dustin Ariel,
- Francisco M.,
- Francisco D. B.,
- Evelyn,
- Andrea.

C'est une drôle de communauté, car nous nous parlons à des intervalles irréguliers, car nous ne partageons pas toujours

les mêmes valeurs et les mêmes opinions, car nos formes d'expression sont excessivement plurielles, car nos relations au Chili sont parfois même opposées. Car nos silences, nos absences, autant que nos discussions, se forment toujours-déjà autour du Chili, ce mot complexe comme le sont tous les pays, qui veut dire des langues, des cultures, des familles, des religions, des idéologies, des paysages, des odeurs, des sons, des histoires, des mémoires, des relations, des gens, des visages, des rêves et des oublis que nous avons disséminés à tout vent, en des milliers de récits de vie, au cours de nos exils, de nos voyages et de nos déplacements. Au fur et à mesure de ces échanges, je voyais se former à même mon récit ce qui, dans un mouvement perpétuel, existait pourtant déjà : une diaspora.

✱✱

C'est « *con mucho cariño* [avec beaucoup d'affection] » qu'Andrea m'a envoyé un témoignage mis en scène et filmé, correspondant à la forme du théâtre documentaire à laquelle elle consacre sa thèse de doctorat en recherche-crédation. Étudiante étrangère, elle suit mes travaux sur la mémoire comme je suis les siens, avec le même engagement, sans compétition, avec un souci d'entraide et d'empathie rares dans le milieu universitaire. Comme d'autres, Andrea avoue ne jamais avoir aimé son pays, précisément à cause de ses politiques qui n'ont pratiquement pas changé depuis le plébiscite de 1988 ayant mis fin à la dictature. Voyager au Québec avec sa famille était non seulement l'occasion d'aller chercher une éducation et des expériences de vie inaccessibles chez elle, mais aussi de s'offrir une pause de ce Chili auquel elle reproche un système qui oblige les familles à se segmenter en individus séparés les uns des autres parce que les heures de travail et les distances à parcourir sont trop longues, les salaires trop bas, les emplois trop nombreux, la fatigue trop grande. Une pause, donc, d'un Chili confiné par des limites historiques, politiques, culturelles et économiques, un appel d'air hors des tensions, de la constante pression qui, trente ans après la victoire du Non, a enfin cédé : on dit « *Chile despertó, ¡pero yo estoy despierta desde chica!* [le Chili s'est réveillé, mais je suis réveillée depuis l'enfance!] », s'exclame-t-elle en partageant l'écran avec une capture d'une conversation WhatsApp tenue avec ses ami-es chilien-nes (*Chile despertó* est un slogan fréquemment scandé pendant les récentes manifestations). L'explosion de cette crise semble lui avoir donné raison : « *claro, yo habia explotado mucho mucho antes* [de toute évidence, j'avais moi-même explosé bien, bien avant] ». En plus de s'informer abondamment à propos de la crise, elle s'était donc mise à participer à certaines manifestations à Montréal, au cours desquelles elle disait sentir une étrange dissociation, comme si sa tête était au Chili et son corps au Québec : un ralentissement s'imposait pour qu'elle puisse mieux saisir ce qui se produisait là-bas, en même temps que ses activités quotidiennes se poursuivaient normalement comme si de rien n'était, « *porque, claro, aquí no habia pasado nada* [parce qu'effectivement, ici rien ne s'était passé] ». Parce que rien, effectivement, ne se déroulait ici, Andrea était devenue la spectatrice fidèle de son ami Luis qui lui envoyait quotidiennement des vidéos qu'il filmait de la crise, au plus près des manifestations. C'est par Luis qu'elle

a appris l'incendie du Cine Arte Alameda, l'incendie du campus principal de l'Université Pedro de Valdivia, l'incendie du Museo Violeta Parra, l'incendie de l'immeuble où Luis lui-même demeurait, tous causés par les bombes lacrymogènes. C'est par Luis qu'elle a compris que l'enthousiasme collectif se transformait peu à peu en dépression, que les spectres de la dictature devenaient de plus en plus évidents, que les violations des droits humains étaient désormais quotidiennes. C'est avec Luis que d'autres phrases, d'autres mots, s'échangeaient avec tristesse : « *atropellos a los derechos humanos, desaparos en los ojos [...], desapariciones, cuerpas [...]* entre los escorbros de incendios... *era la vuelta al horror* [violations des droits humains, coups de feu dans les yeux, [...] disparitions, corps [...] parmi les décombres des incendies... c'était le retour à l'horreur] ». C'est par Luis, aussi, qu'elle a pu voir les graffitis, les murales, les projections militantes, les prestations musicales improvisées, toutes sortes de manifestations artistiques rassembleuses auxquelles Andrea aurait sans doute participé si elle s'y était trouvée, et qu'à son tour elle partage avec moi dans cette vidéo, dans ce témoignage d'une recherche insatiable de solidarité, dans le but de se défaire de cette sensation de dissociation qu'elle endure une seconde fois, car le confinement, en temps de pandémie, a débuté au Chili au moment où le Québec amorçait son déconfinement. Ici, on tente de reprendre le cours normal des choses tandis qu'une nouvelle crise éclate là-bas. Ici, l'insouciance ; là-bas, l'inquiétude, une fois de plus. Si la pandémie semble avoir tragiquement freiné la crise chilienne, elle a, comme ici, révélé les plus grandes injustices et inégalités sociales, toutes liées aux systèmes néolibéraux que nous connaissons – ça vaut la peine de le rappeler. La pandémie a mis en évidence les raisons pour lesquelles une révolution est encore nécessaire. Andrea a espoir de retourner dans un pays en voie de changement, un Chili qui a des blessé-es, des disparu-es, des mort-es à venger, un Chili qui reprendra les luttes là où elles ont été laissées et auxquelles, enfin, elle pourra participer sans séparer sa tête de son corps. À son tour, elle sera celle qui disséminera les images, les sons et les chants d'une révolution à laquelle, à distance et avec beaucoup d'affection, les membres de notre diaspora se joindront. Ensemble, encore, nous l'écrivons, et plus jamais nous ne disparaîtrons.

✱✱

L'auteur tient à remercier Caroline Dawson, Francisco De La Barra, Francisco Mena, Evelyn Miranda, Dustin Ariel Segura-Suarez et Andrea Ubal Rodríguez pour leur temps, leur sensibilité et leur générosité, ainsi qu'Alfredo Dawson, Alexandra A. Díaz Vargas, Benoit Jodoin et Zisbad Lak pour leur implication indirecte. ●

Nicholas Dawson est écrivain, doctorant et directeur littéraire. Il est l'auteur des livres *La déposition des chemins* (2010), *Animitas* (2017) et *Désormais, ma demeure* (2020).